

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Bernard Andrès, Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), Roland Chollet et Stéphane Vachon

Michel Gaulin

Number 149, Spring 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/68493ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (2013). Review of [Bernard Andrès, Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.), Roland Chollet et Stéphane Vachon]. *Lettres québécoises*, (149), 43–44.

★★★★½

BERNARD ANDRÈS

Histoires littéraires des Canadiens au XVIII^e siècle

Québec, PUL, coll. « L'archive littéraire au Québec », 2012, 328 p., 39,95 \$.

Une nouvelle approche du passé

Un ouvrage qui, s'inspirant des nouveaux savoirs interdisciplinaires qui se sont constitués dans la seconde moitié du XX^e siècle, donne un tout autre visage aux origines du phénomène littéraire au Québec.

S'il fallait encore en croire l'abbé Casgrain et ses épigones, ce n'est qu'un siècle après la Conquête que se serait constituée la littérature « canadienne » (comme l'on disait alors). Heureusement, les nouvelles disciplines qui ont été instaurées au cours des quelque cinquante dernières années permettent d'élargir considérablement la perspective et de donner un tout autre visage à la centaine d'années qui relient les lendemains de Conquête aux années 1860. C'est à cette tâche ardue, mais combien nécessaire, que se livre Bernard Andrès dans cet ouvrage remarquable qui modifie considérablement la perspective d'ensemble.

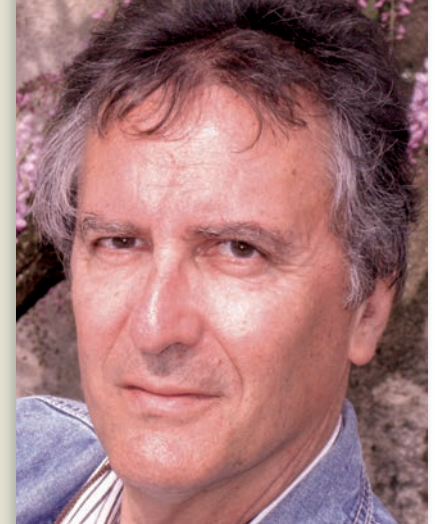
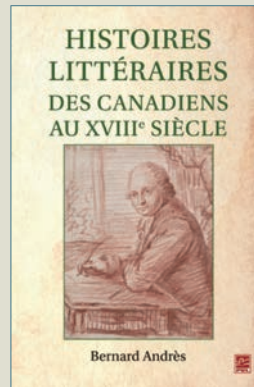
Une donne modifiée

La Conquête, en effet, ouvre de nouvelles avancées sur l'avenir. Les administrateurs français repartis, les « anciens sujets » comprennent qu'ils sont au Québec pour y rester, pour y faire ou, au besoin, y refaire leur vie, nonobstant l'attachement sentimental qui les relie encore à la France. En même temps, ils se rendent compte que la donne a changé et qu'il faudra dorénavant composer tant avec les ambitions de l'Angleterre sur ce territoire conquis qu'avec celles des États-Unis, qui cherchent pour leur part, en ces mêmes années, à s'émanciper du joug britannique sur ce vaste territoire (celui d'un continent) aux frontières encore poreuses. Ainsi la donne, d'unique qu'elle était, est-elle dorénavant triple, cela sans parler de l'attrait que représentent, au sud, pendant ces années, les colonies espagnoles. C'est aussi une nouvelle sensibilité qui s'installe progressivement sur ce nouveau et vaste continent, une sensibilité différente, plus ouverte, infiniment plus diversifiée, aussi, que celle de la vieille Europe.

Romancier à ses heures, en plus d'être un éminent chercheur scientifique, Andrès écrit d'une plume alerte qui retient facilement l'attention et l'intérêt du lecteur.

Richesse de l'archive

Dans le sillage des nouvelles disciplines, Bernard Andrès se livre donc ici à une vaste et patiente exploration des richesses que met en évidence l'archive en matière d'activité scripturaire en français (dans la plupart des cas) sur le territoire nord-américain pendant les années qui mènent de la Conquête jusqu'aux années 1840 environ. Certes, ce n'est pas quiconque qui « écrit » qui peut pour autant être considéré comme « écrivain ». Aussi Andrès parle-t-il avec raison de « proto-scripteurs » pour désigner les auteurs de nombreux documents qui n'appartiennent pas nécessairement à la littérature, mais qui n'en donnent pas moins une idée passionnante de la vie intellectuelle qui mijote alors tant au Québec que dans le reste de ce vaste territoire.



BERNARD ANDRÈS

Romancier à ses heures, en plus d'être un éminent chercheur scientifique, Andrès écrit d'une plume alerte qui retient facilement l'attention et l'intérêt du lecteur. Ce n'est donc pas sans raison qu'il a donné à son livre le titre d'*Histoires littéraires des Canadiens au XVIII^e siècle*. Cet ouvrage se lit, tout au long, avec un intérêt qui ne se dément pas.

★★★★½

KARINE CELLARD et MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE (dir.)

Transmission et héritages de la littérature québécoise

Montréal, PUM, coll. « Espace littéraire », 2011, 270 p., 34,95 \$.

La littérature québécoise en contexte

De mieux en mieux implantée et, par là, en voie, dorénavant, d'« institutionnalisation », la littérature québécoise peut désormais mesurer ses acquis et tenter de mieux se situer dans ses rapports croisés avec d'autres acteurs de champs littéraires avoisinants.

Ce collectif regroupe les contributions de treize collaborateurs, spécialistes, pour la plupart, de la littérature québécoise, mais auxquels sont venus se joindre des collègues tels François Paré, en ce qui concerne la littérature des « marges », en particulier la littérature franco-ontarienne, et Lianne Moyes pour ce qui est de la littérature anglo-québécoise.

L'ouvrage est divisé en trois parties, soit « Institutions », « Transmissions » et « Filiations ». Dans la première partie, Lucie Robert se penche sur l'évolution du concept même de littérature dans le monde occidental à travers les XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles pour en démontrer l'évolution, axée de plus en plus sur « un sujet individuel » (p. 18), mais elle n'en demeure pas moins pessimiste, pour sa part, quant à l'avenir de la littérature québécoise, qu'elle considère comme « une littérature de spécialistes, lue par des spécialistes, et largement ignorée du grand public » (p. 18) et incapable de se suffire à elle-même, prise qu'elle est dans un « adjectif qui fait intervenir le politique et l'identitaire dans une catégorie esthétique » (p. 19). Nova Doyon, pour sa part, passe en revue le projet de « nationalisation » de la littérature canadienne entrepris au tournant du XX^e siècle par Camille Roy, qui ne s'en appuie pas moins sur « l'héritage français, religieux et linguistique, pour le mettre au service [d'un] programme d'action catholique » (p. 43), axé sur le Beau, le Bon et le Bien. Dans la partie « Transmissions », Vincent C. Lambert, quant à lui, se penche sur le mythe de « l'aîné tragique » (on pense à Crémazie et à Nelligan) qui perdura et qui, entre 1950 et 1970, « sembla servir de repoussoir à l'image que la littérature québécoise élaborait de sa propre tradition » (p. 143).



KARINE CELLARD ET MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

Fortunes et infortunes

Certaines œuvres perdurent et survivent aux aléas du temps et des goûts, alors que d'autres ne réussissent pas à s'imposer à la posté-



rité. C'est dans ce contexte que Micheline Cambron se penche sur la fortune du *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie, qui eut, pour ainsi dire, quatre vies réparties sur différentes époques, alors que l'étude d'Anne Caumartin montre bien, en revanche, que *Pieds nus dans l'aube*, de Félix Leclerc, qui avait pourtant connu un succès

important auprès du public, ne réussit jamais à se trouver une place au sein du panthéon littéraire. On notera, enfin, la fine étude que consacre Yves Jubinville aux *Belles-sœurs* de Michel Tremblay qui, certainement surannées lorsqu'elles sont envisagées aujourd'hui par rapport au moment de leur création, n'en ont pas moins réussi, grâce « aux agents de la critique savante », à se situer avec succès « dans la dynamique culturelle et sociale » (p. 191) actuelle.

☆☆☆☆ ½

ROLAND CHOLLET ET STÉPHANE VACHON

À l'écoute du jeune Balzac.

L'écho des premières œuvres publiées (1822-1829)

Montréal, Lévesque, coll. « Réflexion » et Paris, Presses universitaires de Vincennes, 2012, 688 p., 60 \$.

Balzac avant la lettre

Un livre fascinant qui se penche sur les débuts littéraires de Balzac, avant qu'il ne fût devenu Balzac, et qui jette une lumière éclairante sur le fonctionnement du monde de l'édition, à Paris, dans la troisième décennie du XIX^e siècle.

Cet ouvrage est le fruit d'une collaboration franco-québécoise, Roland Chollet étant professeur à l'Université de Vincennes, et Stéphane Vachon en poste à l'Université de Montréal. Tous deux semblent s'entendre à merveille autour de Balzac, comme en témoigne le caractère souvent ludique de leur écriture au fur et à mesure que se déroule, sous nos yeux, le récit de leurs trouvailles.

En 1822, Balzac a 23 ans et il est mis en demeure par sa famille (son père, en particulier) de gagner sa vie. Manquant sans doute de confiance en lui-même, c'est par des pseudonymes qu'il se fera connaître.

L'ouvrage est divisé en deux parties, soit, d'une part, le récit des années d'apprentissage de Balzac avant la lettre, alors qu'il se cache encore sous des noms d'emprunt et, de l'autre, un fort dossier documentaire de textes, qui constitue la deuxième moitié de l'ouvrage et



qui sert à la démonstration du point de vue adopté par les deux auteurs. Leur but est en effet de

permettre de réévaluer la réception des premiers romans et travaux de librairie de Balzac en suivant le regard que ses contemporains jetèrent sur ses productions, et de rompre avec l'idée qu'elles parurent dans une indifférence générale. (p. 24)

Un apprentissage

En 1822, Balzac a 23 ans et il est mis en demeure par sa famille (son père, en particulier) de gagner sa vie. Manquant sans doute de confiance en lui-même, c'est par des pseudonymes qu'il se fera connaître, notamment ceux de Lord R'honne, puis d'Horace de Saint-Aubin, vocables sous lesquels il publiera quelques romans. Mais au-delà de ces petits travaux d'écriture, il devra, pour vivre honorablement, mettre la main à la pâte dans le monde de l'édition proprement dit, de même que dans le commerce de la librairie, où règne à cette époque le « cabinet de lecture ». C'est là qu'il fera son apprentissage du commerce du livre sous toutes ses formes.

Ce n'est pas le moindre mérite du livre de Chollet et Vachon que de se pencher assez longuement sur le fonctionnement de ces cabinets et leurs transformations rapides, qui ont des incidences sur le commerce du livre lui-même (nombreuses et rapides rééditions qui ne se soucient pas toujours de l'intégrité du texte, modifications des formats qui redéfinissent en même temps les habitudes de lecture, etc.).

Cet apprentissage prendra fin en 1828. L'année suivante, en 1829, mettant de côté à jamais le personnage qu'il avait dissimulé jusque-là sous divers noms d'emprunt, Balzac entrait dans le personnage auquel il était destiné et publiait, sous le nom d'Honoré Balzac (sans particule), *Le dernier des Chouans*. Mais ce n'est que l'année suivante qu'il allait adopter le nom qui devait faire sa réputation, Honoré de Balzac, et se mettre résolument en marche vers ce qui était appelé à devenir *La Comédie humaine*.